

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



# Le Courrier de l'Unesco

**Cinq milliards  
de livres  
par an**



**FÉVRIER  
1957**  
(10<sup>e</sup> année)

France : 40 fr.  
Belgique : 8 fr.  
Suisse : 0,75 fr.

**PLEIN FEU  
SUR LE MONDE  
DES LIVRES**

# Flânerie avec de vieux amis

par Gabrielle Cabrini

1

Le Répertoire International de la Librairie Ancienne, qui classe les livres d'occasion en 58 spécialités et 759 sous-spécialités, groupe plus de 1.100 adresses de libraires établis dans 13 pays. Il s'agit uniquement des commerçants spécialisés adhérant à la L.I.L.A. (Ligue Internationale de la Librairie Ancienne). Mais il y en a beaucoup plus. Un autre annuaire donne des renseignements sur 5.500 libraires d'occasion dans le monde entier (*The A.B. Bookman's Yearbook*). D'après un hebdomadaire spécialisé il existerait un million de titres de livres d'occasion et autant de lecteurs intéressés. Le marché mondial du livre de « seconde main » totalise chaque année des milliards de chiffre d'affaires et provoque un courant constant d'exportations et d'importations (pour autant que les barrières douanières ne s'y opposent pas). En France on estime qu'il s'échange chaque année 40 millions de livres scolaires d'occasion. A Paris, les bouquinistes forment le long de la Seine (surtout près de Notre-Dame) un ruban de « boîtes à livres » où les curieux et les flâneurs viennent fouiller (photos ci-contre). Aussi a-t-on pu dire que la Seine est bordée de livres et de pêcheurs.

Photos © Paul Almsy 1956



Vous êtes-vous quelquefois demandé quelles influences ont déterminé les grandes étapes de votre vie ? Posez-vous cette question et, pour y répondre, remontez jusqu'à vos premières années. Vous constaterez que, bien souvent, ces grandes étapes, ces périodes où tout pour vous a été mis ou remis en cause, sont marquées par l'apparition d'une œuvre, d'un livre, qui ont changé parfois le cours de votre destin. Si, après cela, vous passez de votre cas personnel à celui de vos proches ou des gens qui parlent votre langue et la lisent, vous verrez que pour beaucoup d'entre eux aussi ces œuvres ont été déterminantes, qu'elles restent dans leur existence comme les points de repère d'une exploration, l'encouragement dans une voie déjà choisie, ou l'éveil d'un doute ; quelquefois, comme pour vous peut-être, elles ont constitué l'appel de l'inconnu et vous ont jeté vers de nouveaux horizons.

Mais élargissez votre enquête. Vous connaissez les problèmes qui préoccupent les peuples : économiques, sociaux, politiques, souvent ils sont si graves qu'ils les divisent et les font se regarder en ennemis. Mais saviez-vous que dans une très grande partie du monde où l'on lit, si l'on exclut la presse quotidienne ou les magazines d'actualité, il est un certain nombre de livres qui, depuis des siècles, forment la base même de la pensée ou de la sensibilité des êtres humains ? Leurs auteurs s'appellent



Homère, Dante, Shakespeare, Cervantes, Tolstoï, Victor Hugo... Leur liste est extrêmement longue...

Posez-vous alors une dernière question. Parmi ces ouvrages qui vous ont enchantés ou troublés, qui ont enchanté ou troublé tant de générations, combien ont été pensés, écrits dans la langue qui est votre langue, dans celles où tant de lecteurs les ont lus? Des poètes, des philosophes, des savants ont, depuis des siècles, contribué à faire de vous, de vos compatriotes, des enfants de votre pays, ce qu'ils sont; or combien d'entre eux, s'ils pouvaient revenir, pourraient se douter même que c'est d'eux que l'on parle? que ce sont *leurs* poèmes que tient dans ses mains l'étudiant japonais, *leurs* aventures sur lesquelles rêve l'enfant du Pérou, que ce sont *leurs* doctrines qu'expliquent ces signes étranges qui auraient été pour eux indéchiffrables, mais sur lesquels se penchent tant de lecteurs toujours désireux de mieux comprendre leur pensée?

Les êtres humains sont ainsi faits, que rien de ce qui touche à d'autres êtres humains ne peut les laisser indifférents. Séparés par les langues, divisés par les guerres, par les usages, ils ont toujours désiré savoir ce que pensait, aimait, détestait l'homme qui s'habillait d'une façon si drôle pour lui, qui envahissait son pays et le ravageait, ou qui s'efforçait de lui faire adopter son mode de vie. De

là les traductions. Bien des peuples ont disparu depuis longtemps, les langues de leur expression sont depuis longtemps dites *langues mortes*, et leurs œuvres pourtant, repensées dans de nouveaux idiomes, continuent leur chemin, bien vivant lui, dans la culture du monde.

Les premières traductions que nous connaissions sont des traductions religieuses : traductions de textes sacrés dont le sens devait être absolument préservé et demandait de longues études. Elles furent, plus tard, suivies de textes profanes. Mais peut-on, pour ceux-ci, vraiment parler de traduction? Le traducteur, plus qu'un traducteur à proprement parler, était un adaptateur. Dans la langue que le hasard ou l'étude lui avait fait connaître, sa curiosité cherchait surtout un cadre merveilleux, des costumes, des coutumes qui amuseraient ceux auxquels il voulait les faire connaître. Mais dans ce dépaysement extérieur, l'adaptateur avait toujours soin, inconsciemment ou non, de maintenir les données fondamentales qui permettraient au lecteur de son propre pays de pouvoir s'identifier au roi, au berger, au courtisan, ou à la belle, traîtresse ou fidèle, dont il écoutait les aventures et qu'on lui disait avoir vécu dans un cadre si différent du sien. Ainsi pourrions-nous à peine croire d'où viennent, parfois après un long, long parcours, ces récits qui nous semblent nés dans l'âme de

Suite  
au verso

## Flânerie avec de vieux amis (Suite)

nos compatriotes et définir si parfaitement leur mentalité. Certains voyages de ces textes à travers le monde sont particulièrement curieux.

Prenons l'un des grands livres de l'Inde et son œuvre d'imagination la plus importante : le *Pañcatantra* ou « cinq livres », attribué au brahmane légendaire Visnusarman qui les aurait écrits pour l'éducation d'un roi de l'Inde méridionale, célèbre par sa science et sa puissance, mais affligé de fils ignorants et paresseux. Rédigés entre le II<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle, les soixante-dix récits de *Pañcatantra* furent traduits dans presque toutes les langues de l'Inde ancienne et moderne. Le parcours de cet ouvrage en route vers l'occident est multiple et a suivi plusieurs voies ; mais un seul de ses itinéraires suffira à nous faire comprendre ce que pouvaient être les transformations et les adaptations de textes au cours des siècles passés. Traduit en persan vers le VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, il passa du persan à l'arabe vers l'an 750 ; de l'arabe à l'hébreu, au XIII<sup>e</sup> siècle. De l'hébreu, un Juif converti et devenu moine, Jean de Capoue, le traduisit en latin au siècle suivant ; un Espagnol en fit un livre espagnol et, en 1548 et 1552, deux Italiens : Firenzuola et Doni en donnèrent des versions italiennes.

En Europe, l'ensemble fut connu sous le nom de fables de Bidpai (c'est un sage, Bidpai, qui raconte les histoires). Aussi le vieux brahmane, au cours de ces longs voyages, était devenu le « sage Pilpay ». Jean de La Fontaine, le plus célèbre fabuliste français, lut l'ouvrage, en tira non seulement des idées (« J'en dois la plus grande partie à Pilpay », écrivit-il lui-même avec quelque exagération), mais aussi des transpositions.



Un jour le voyage s'arrête. Pilpay a-t-il fini sa course ? Non, le voyage est repris en sens contraire : à travers les traductions, les adaptations, les fables de La Fontaine devenues célèbres dans le monde entier, reviennent vers leur ancienne patrie ; traduites en arabe, en persan, en copte, elles retournent en Inde, où nous trouvons des manuscrits illustrés de miniatures, de ces récits dont un grand nombre étaient partis autrefois de là.

Il en fut de même des grands romans qui enchantèrent tous les peuples du Moyen Age : roman d'Alexandre, roman de Tristan et Yseult, bien d'autres encore. Leur origine est devenue si obscure qu'il est difficile de savoir exactement quel en fut le premier et vrai inventeur.

L'un des livres le plus traduits à la fin du Moyen Age fut, sans aucun doute, *Le Devisement du Monde*, connu aussi sous le nom de *Livre des Merveilles* ou *Million*, du plus grand voyageur connu, le Vénitien Marco Polo ; récit écrit en français, d'un fabuleux et pourtant vrai voyage en Chine, accompli dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Cet ouvrage qui devait provoquer en Occident l'obsession des richesses, des trésors de l'« Inde » et de « Cathay », l'empire du grand Khan, fut traduit non seulement dans toutes les langues et dans un temps record, mais encore dans tous les dialectes connus, tels que : génois, provençal, catalan, aragonais, toscan, etc. Détail amusant : ce premier grand « reportage » sur l'Extrême-Orient ne fut traduit et publié en chinois et en japonais que ces toutes dernières années !

Avec les grandes découvertes, une sorte de fièvre de connaître et de traduire déferle sur le monde. Eblouis par les peuples neufs qui surgissent du néant, enchantés par tant de diversité, tandis que trop de guerriers, hélas, détruisent des œuvres irremplaçables, une foule de savants, de moines, s'efforcent de recueillir les trésors littéraires menacés de disparition. Rien qu'au Mexique on établit des dictionnaires de dizaines de langues, on transpose ces langues en caractères latins.

Mais le monde se rétrécit toujours plus devant la soif de connaître des hommes d'Occident ; ce qu'on commence à chercher, c'est ce que sont vraiment les hommes d'ailleurs, ce qu'étaient les hommes d'autrefois. Des collectionneurs : princes, savants, riches commerçants entreprennent de fouiller les couvents, les régions isolées, la terre même,

Suite  
page 11



Les héros des Fables, traduits en persan.



« Les animaux malades de la peste », manuscrit abyssinien.

FLANERIE AVEC  
DE VIEUX AMIS

(Suite de la page 6)

# Le lecteur japonais n'ignore rien de la littérature occidentale

pour y découvrir, à côté des statues brisées, les vestiges des grands livres disparus. Francesco Patrizi da Cherso, philosophe italien de la Renaissance, fils de navigateurs et qui, depuis l'âge de dix ans, a couru la Méditerranée, fait de nombreux voyages en Espagne, en Italie du Sud, là où les fouilles restituent des manuscrits du passé; il entretient une correspondance suivie avec ses fournisseurs et attend fiévreusement, de l'île dalmate où il enseigne, les nouvelles des précieuses cargaisons. Le naufrage de l'une d'elles le désespère : il s'accuse d'avoir livré aux hasards de la mer ces biens inestimables. Et que dire du cardinal Bibbiena, autre Italien, auteur de comédies oubliées, qui sur les champs de fouilles, tandis qu'un ouvrier lui tendait un manuscrit grec arraché tout rogné à la terre, fondait en larmes en pensant au bonheur des générations futures qui, dès l'adolescence, compteraient de nouveau dans leur héritage ce texte ignoré pendant des siècles ?...

Des traducteurs de génie s'attachent aux grandes œuvres de l'humanité, de grands écrivains mettent leur gloire à ranimer pour leurs contemporains les textes anciens. En France, Jacques Amyot, en Espagne, Lope de Vega, font des *Vies parallèles* de Plutarque, des chefs-d'œuvre de leur propre langue. Au XVII<sup>e</sup> siècle, on traduit de l'arabe les *Mille et une Nuits* : la littérature arabe, à son tour, entre dans la littérature de l'Occident. Et la vogue des traductions est si grande que, pour s'assurer le succès, les écrivains feignent de traduire leurs propres livres de langues étrangères...

En lisant ce qui précède, plus d'un lecteur pourrait croire que les habitants de chaque pays connaissent assez bien aujourd'hui l'œuvre littéraire du reste du monde. Il n'en est pas ainsi, hélas ! et si nous consultons l'*Index Translationum* que l'Unesco publie régulièrement et une fois par an, sur les traductions, nous verrons que rien ne justifierait un tel optimisme. Et si nous pouvons être effarés par le nombre d'ouvrages traduits dans tel ou tel pays, il n'est pas dit du tout que les ouvrages de ces mêmes pays jouissent dans les autres d'une sorte de réciprocité. L'exemple le plus frappant est celui du Japon.

Le Japon compte parmi les pays où l'on lit le plus. L'ensemble des quotidiens, qui comportent beaucoup plus de pages que ceux qu'on publie en France, tire à environ 16 millions d'exemplaires. Les traductions de langues étrangères atteignent, d'après les statistiques, 2 360 ouvrages en tout pour les années 1953-1954, 1 203 pour 1955. Ce chiffre, quoique très élevé, n'est pas exceptionnel en soi si on le compare à ceux de l'Allemagne (2 473 et 2 056), de l'Italie (2 336 et 1 118), de la Yougoslavie (1 408 et 738), de la France (2 674 et 1 424).

Or, là où le cas du Japon est à peu près unique, c'est dans le choix des ouvrages. On a, en lisant les titres des livres traduits, une sorte de vertige : l'impression qu'aucun grand écrivain, qu'aucun penseur, aucun poète qui compte n'a échappé à l'investigation des traducteurs. De tous les temps et de tous les pays : sorte de grand tableau de la culture humaine, de son histoire, de ses sciences, de sa politique, de sa poésie, la traduction japonaise couvre tout. Les grands romans-fleuves s'y retrouvent aussi tous : anciens ou modernes, appartenant parfois aux littératures occidentales les moins connues des occidentaux parce qu'écrits dans des langues de petite expansion et, chose frappante, la poésie surtout. Nous avons relevé le nom des plus grands poètes anciens ou modernes sans en exclure, parmi les morts : Eluard, Mallarmé, Keats et ainsi de suite, jusqu'à Homère ; les derniers *best sellers* d'Europe ou d'Amérique, les livres d'his-

toriens parmi lesquels certains assez oubliés aujourd'hui, tels Guizot et, naturellement, tout Victor Hugo dont de nombreuses éditions de *Notre-Dame de Paris*.

On a ainsi l'impression que le lecteur japonais, de J.-P. Sartre à Agatha Christie, du philosophe et des controverses qu'il suscite, du succès de librairie d'une étudiante française de 18 ans, jusqu'aux remous du roman de terreur, n'ignore rien de la civilisation occidentale ni de la façon dont cette littérature occidentale le voit, lui, homme de l'Extrême-Orient, et quelle place elle lui donne dans le monde, ni celle qu'elle refusait de lui donner lorsqu'elle croyait que la planète était posée comme une demi-boule sur la surface de l'eau.

Or, que voyons-nous en contrepartie d'un effort si grand ? A peine avons-nous pu relever, dans la traduction mondiale, quelques maigres titres japonais dont deux au moins extraits de deux scénarios de cinéma célèbres : *Rashomon* et les *Portes de l'Enfer* et présentés comme tels. L'Allemagne a traduit, en un texte abrégé, d'ailleurs, le grand roman japonais *Genji Monogatari*. « C'est un roman-fleuve !... » diront bien des éditeurs.

Mais les Japonais ont bien traduit, eux, tous les romans-fleuves y compris *A la Recherche du temps perdu*, *Les Thibault*, *Les Hommes de bonne volonté*, de Marcel Proust, Roger Martin du Gard, Jules Romains, pour ne parler que des français et des plus récents. Un éditeur anglais de 1928 à 1933, publia la traduction complète, assurée par A. Waley, du chef-d'œuvre de la littérature psychologique japonaise, en six volumes sous les titres alléchants de : *The Tale of Genji*, *The Sacred Tree*, *A Wreath of Cloud*, *Blue Trousers*, *The Lady of the Boat*, *The Bridge of Dreams*, dont les deux derniers furent retraduits en italien aussitôt la guerre finie. Lorsque la traduction monumentale parut, elle fut accueillie, dans les pays d'occident comme un événement littéraire, et elle connut un grand succès auprès du public. Un grand programme de traductions intégrales fut commencé dans de nombreux pays mais interrompu par la guerre. Certes, la traduction de langues aussi différentes pose de grands problèmes ; il n'en reste pas moins qu'ils devraient pouvoir être surmontés, des traductions reconnues par-

faites pouvant fort bien aider des traductions en d'autres langues comme premier pas vers des traductions directes.

L'un des pays les plus petits par le nombre de ses habitants et qui présente l'éclectisme littéraire le plus grand, après le Japon, est Israël où 1 070 traductions sont relevées par l'*Index* dans son avant-dernier numéro, le n° 7 le n° 8 ne comportant malheureusement pas de statistiques concernant ce pays. Là aussi, non seulement nous trouvons les chefs-d'œuvre classiques tels que ceux en langue arabe, persane, mais aussi ceux des langues peu courantes et des pays plus éloignés.

Certes, il est bien des raisons à ce déséquilibre entre traductions des différents pays, mais il semble qu'on ait peut-être tendance, dans les pays aux grandes langues internationales, à se cantonner au plus facile, et en France où les statistiques nous donnent 1 424 volumes traduits en 1955, si l'on exclut les grands textes classiques, on trouve une prédominance marquée des littératures anglo-saxonnes. Les enfants de presque tous les pays lisent *Alice au Pays des merveilles*, *Les Contes d'Andersen*, *Pinocchio*, pourquoi devenus adultes n'aimeraient-ils pas ce qui ne manquerait pas de les séduire et d'élargir leur horizon ?



© Bibliothèque Nationale, Paris  
Sophronius Hieronymus (St. Jérôme),  
premier des grands traducteurs  
du monde chrétien, par Rembrandt